

Lazare Herson-Macarel Tandis que couve le volcan...

Lazare Herson-Macarel aime les aventures collectives et les enchaîne. Cette saison, il sera en tournée avec pas moins de six spectacles différents. Cofondateur du Nouveau Théâtre Populaire (NTP) qui depuis 13 ans suscite un festival tous les étés à Fontaine-Guérin en Maine-et-Loire, comédien avec Le Birgit Ensemble et la compagnie Nova de Margaux Eskenazi, il a lui-même sa propre compagnie, La Jeunesse aimable depuis 2003. C'est avec elle qu'il créera le 5 novembre prochain *Les Misérables* de Victor Hugo sur le grand plateau du Théâtre de la Tempête.

Théâtral magazine : Comment définiriez-vous l'artiste que vous êtes ?

Lazare Herson-Macarel : Je suis metteur en scène, j'écris des spectacles, je suis acteur et j'essaie d'être tout cela à la fois de mon mieux. Ce qui me passionne c'est de changer de place, de faire l'un puis l'autre, et de mesurer à chaque fois que l'on n'a pas la même vision du monde selon que l'on se tienne dans la salle ou sur le plateau. Une alternance que je choisis pour faire advenir le théâtre que je crois nécessaire et utile. Ce qui m'importe c'est participer à quelque poste que ce soit à la séance de magie qu'est une représentation de théâtre.

Cet été, Roselyne Bachelot est venue applaudir votre collectif au

Festival du NTP de Fontaine-Guérin.

En 2009 nous avons lancé ce festival et construit les principes qui nous ont guidés depuis : un plateau en plein air, de grands textes, des places à 5€ et des spectacles en alternance tous les mois d'août. Treize ans plus tard, ce festival existe toujours, s'est présenté à Avignon cet été et accueille pour chaque édition environ 10.000 spectateurs. Nous y avons montés une soixantaine de créations. Une expérience politique qui permet de réaliser ce que peut être un collectif, l'égalité de responsabilités. Nous souhaitons dire la possibilité d'un autre mode de fonctionnement, de production et de société. De manière tout à fait inattendue

nous avons reçu un soir la ministre de la Culture pour *Tartuffe*.

Quel est ce souffle qui vous fait avancer ?

Je crois beaucoup à l'œuvre littéraire, au poème dramatique comme base de théâtre. L'idée de faire du théâtre pour quelqu'un, ce souci du public, de partager du sens, de la beauté, de l'intelligence collective quelque soit le spectacle auquel je participe, c'est ce qui m'anime. Un désir de réactiver les idéaux de la décentralisation depuis Copeau, Dullin et Vilar. On ne fait pas du théâtre pour nous mais pour ceux qui n'en font pas. Voilà ce que je veux ne surtout pas oublier.

En quoi *Les Misérables* répondent à votre préoccupation du moment ?

Egalité, partage et ambition... Avec ces mots là *Les Misérables* est sans doute l'œuvre qui répond de la manière la plus large et généreuse à ces trois préoccupations. Nous sommes à la croisée du désir de travailler avec un grand poète, Hugo, et sur des questions de société brûlantes. Avec Chloé Bonifay, avec qui j'ai écrit l'adaptation, nous avons choisi de transposer la totalité de l'histoire au XXIe siècle. Face à l'océan des 1.800 pages du roman, déjà aussi souvent et brillamment adaptés, c'était très impressionnant. Nous voulions raconter l'histoire d'une Fantine, d'un Valjean, d'une Cosette, d'un Gavroche, d'une Éponine et de Thénardier d'aujourd'hui.

Y avait-il le risque d'être trop réaliste ?

C'est l'écueil que nous avons tâché d'éviter. L'enjeu est que la transposition ne soit pas banalisation et qu'elle ne tue pas la dimension poétique du roman. Faire tenir 1.800 pages en 2h30 de spectacle tout en conservant la profondeur, la complexité, la richesse, la fantaisie... Une ligne de crête entre la fidélité à l'un des grands chefs d'œuvre de la littérature et le désir d'implanter cette histoire dans le monde que l'on partage.

Monter *Les Misérables* est-ce faire œuvre de politique ?

C'est faire un témoignage sur des réalités qui malheureusement n'appartiennent pas qu'au XIXe siècle. Hugo lui-même dit "*J'ai terminé Les Misérables, je peux mourir*" ; il avait conscience d'avoir atteint le sommet de son œuvre. En 1862, lorsque le roman est édité, il lui est reproché de laisser trop espérer aux malheureux ! L'affinité fondamentale entre cette œuvre et l'idée de lutte pour l'avènement d'un monde meilleur fait que je ne pouvais pas ne pas y travailler un jour.

Où se situe la frontière entre le politique et l'artistique ?

Je ne conçois pas l'un sans l'autre. Selon Gilles Deleuze, "*L'œuvre d'art a une affinité fondamentale avec l'activité de résistance*". On a toujours tort de tracer une frontière entre ce qui est artistique et ce qui est politique. En transposant l'insurrection qui fait l'objet de la seconde partie du roman, l'enjeu est de faire



“ Nous voulions raconter l'histoire d'une Fantine, d'un Valjean, d'une Cosette, d'un Gavroche et de Thénardier d'aujourd'hui... ”

en sorte que le spectacle puisse inspirer un désir d'utopie sans pour autant l'enfermer dans des enjeux contemporains réducteurs. Il ne s'agit pas par cette adaptation de défendre une opinion mais plutôt de faire le récit de comment la jeunesse, un jour, produit de l'utopie et donc de l'insurrection.

Vous parlez dans cette œuvre d'un volcan qui couve...

C'est une métaphore géologique présente dans le roman. Hugo parle des mouvements insurrectionnels comme d'éruptions volcaniques, et cela nous paraît décrire le mouvement général du roman qui de souterrain éclate au grand jour. Le caractère explosif et inéluctable de ce mouvement est la conséquence du règne de l'inégalité. Plus une société est inégalitaire plus elle est instable ; c'est ce qu'Hugo constate dans son récit qui commence au moment de Waterloo et finit lors des insurrections de 1832 en plein Paris. La barricade c'est le cratère. Or la société dans laquelle on vit est de

plus en plus inégalitaire...

Quel courant traverse l'œuvre ?

C'est l'espérance. Il y a cette métaphore volcanique et par ailleurs un optimisme fondamental. Nous avons décidé d'assumer cette foi, cette naïveté lucide.

Propos recueillis par
François Varlin

■ *Les Misérables*, texte Chloé Bonifay, Lazare Herson-Macarel, d'après Victor Hugo, mise en scène Lazare Herson-Macarel, avec Philippe Canales, Céline Chénne, Émilien Diard-Detœuf, David Guez, Sophie Guibard, Éric Herson-Macarel, Karine Pédurand, Claire Sermonne, Abbes Zahmani
Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Route du Champ de Manœuvre 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 5 au 25/11